

L'AFFAIRE  
ROSENBLATT

JOEL HAROCHE

# L'AFFAIRE ROSENBLATT

Roman



**VOIR DE PRÈS**

© Éditions Grasset & Fasquelle 2017  
© 2017, Voir de près pour la présente édition  
Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-71-9  
Dépôt légal : septembre 2017

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À Julius et à Rose.*

*Mieux vaut un trou dans sa chaussure  
qu'un trou dans la tête.*

Adlai E. Stevenson II

I

*Un mauvais plan*

« Bande d’enculés », il a dit. Sauf que personne n’a entendu. À moins de cent décibels, on ne vous entendait pas chez les Rosenblatt, il y avait toujours une discussion sur le feu ou quelque chose. Maman qui râlait contre Papa qui était un presque rien. Jessie qui braillait pour son biberon. Ou Grand’Pa pour qu’on le sorte des cabinets où il passait une bonne partie du temps qu’il lui restait à vivre.

« Bande d’enculés », a gueulé Nathan. De toutes ses forces cette

fois. Et là on a bien entendu et ça a jeté un froid, je ne vous dis pas. C'est pas qu'on n'était pas ce qu'il disait – ni l'inverse d'ailleurs –, mais d'entendre Nathan qui n'avait pas plus de huit ans tout compris nous traiter comme ça, c'était dur, vu qu'on était sa famille, qu'il n'en avait pas de rechange, que jusque-là – de toute sa vie –, il n'avait jamais tenu un propos si terrible, qu'on était samedi soir tous réunis autour de la table pour le final du Shabbat et que ce ne sont pas les mots que d'habitude on entend en ces occasions même dans les familles les moins orthodoxes. Papa a viré tout blême, déjà qu'il n'avait pas bonne mine, le pauvre, à cause de tous ces Mexicains foireux qui ne le payaient

jamais ; et puis d'un coup il a balancé à Nathan une énorme baffe en pleine face, sans aucun égard pour les organes qu'il y avait dessus. On a entendu un sale bruit de carton bouilli. Et le nez de Nathan, son lamentable blair de clown, s'est fait la malle, direct dans sa soupe. Putain de nez ! je me suis dit. Le voir comme ça tournoyer dans le potage, en deux ou trois morceaux, avec du sang, de la morve et tout, ça m'a franchement désolé, d'autant que la soupe de Maman, servie tous les vendredis et samedis soir, c'était une recette immuable qu'elle tenait de sa grand-mère Katzenellenbogen, qui elle-même la tenait d'arrière-Bonne-Maman Finkelstein, et que

depuis deux cent cinquante ans personne n'avait osé y apporter la moindre innovation. On était là, tous pétrifiés, on se disait que plus rien ne serait comme avant, ni la soupe de Maman, ni le nez de Nathan, ni rien de ce à quoi on avait fini par s'habituer, à force. Et puis Maman a rompu le silence et le pain du Shabbat : « Faut arrêter le sang », elle a dit et elle a entrepris de fourrer la mie de notre pain sacré dans les trous de nez de mon petit frère. Elle était comme ça, Maman, côté pratique on pouvait compter sur elle.

C'est quinze jours avant, au petit-déjeuner, que tout avait commencé à salement tourner. Comme tous les

matins avant l'école, Nathan et moi on lapait nos Rice Krispies, sans se dire un mot, juste des slurps, slurps désolés, avec une vague envie de s'entretuer. Papa dormait d'un sommeil de juriste, la petite blottie dans ses bras, il adorait ça ; et nous on partait bosser. Ça n'était pas très normal. En plus je trouvais que Nathan ne ressemblait à rien avec ses cheveux en brosse et sa chemise hawaïenne, et peut-être bien qu'il pensait pareil de moi, avec mes cheveux en brosse et ma chemise hawaïenne. Maman nous habillait de la même façon « pour pas faire de jaloux », elle disait. Résultat on se haïssait encore plus. Avec ça, Nathan était un surdoué dans à peu près tous les domaines de

la pensée, il lisait un bouquin par jour, écrivait des poèmes à jet continu, faisait mentalement des tas d'opérations très inutiles, calculait la trajectoire de tous ces machins qu'on lançait à cap Canaveral et annonçait à tout le monde que plus tard il voulait faire gynécologue et grand écrivain, et moi ça me rendait malade. Alors souvent je préférais voir ce qui n'allait pas chez lui : ses grimaces qui ne voulaient rien dire, son incapacité à comprendre les règles du base-ball, et tout ce genre de trucs. Maman avait bien vu le problème. « Faut être solidaires, les enfants. Comme les deux doigts de la main, vous devez être. » Mais moi les deux doigts de la main et même plusieurs autres, j'avais sacrément envie

de les lui foutre sur la figure, à mon frère. Et d'ailleurs je ne m'en privais pas. Je le torturais et j'aimais ça. Sûrement que j'étais antisémite quelque part. Et c'était le seul juif de dimension raisonnable que j'avais sous la main, car on n'avait pas de copains du tout et encore moins de copains juifs. Les quelques rares potes qu'on aurait pu fréquenter, mes parents les avaient fait fuir. Pour Papa, tous ceux qui n'étaient pas de la famille directe étaient des êtres forcément ridicules ; Maman était plutôt d'accord avec ça, sauf que pour elle Papa lui-même et tous ses ancêtres aussi étaient des pas grand-chose. Seuls comptaient les Katzenellenbogen, dont elle nous avait transmis les incroyables gènes,